

Nous sommes en 1981, j'ai 25 ans et deux bébés, l'aîné a vingt mois, le second cinq. Nuits agitées, journées épuisantes, père décevant, nouvelle grossesse. Immédiatement je décide d'avorter. J'adore mes enfants, mais il est hors de question d'en pondre un tous les ans. Ni mon corps ni mon mental ne le supporteraient. Ce serait au détriment de mes deux bébés. Leur père approuve illico. La décision prise, il ne reste plus qu'à pratiquer l'IVG.

Malheureusement les choses, qui n'étaient déjà pas simples, se compliquent quand l'infirmière de l'hôpital me déclare : « Désolée, Madame, la liste d'attente est trop importante, nous ne pourrons pas pratiquer l'IVG dans les délais impartis par la loi. » Là-dessus elle m'indique deux solutions : aller chez un médecin privé ou garder le bébé, « après tout, vous êtes jeune ». Jeune, mais déterminée à avorter, me voilà à la recherche d'un gynécologue. Qui ne me fasse pas attendre encore des semaines. Qui pratique un tarif abordable. Qui soit fiable.

Pas si facile. Finalement, par le truchement de la copine d'une copine d'une copine, je débarque un samedi après-midi dans le cabinet d'un gynécologue antibois. Ses prétentions financières sont loin d'être négligeables mais au téléphone sa secrétaire m'a assuré que je ne sentirai rien, ou presque et que tout se passerait bien. De toute façon, je n'ai pas le choix.

L'homme est froid, peu aimable. Quand il parle, il s'adresse plus souvent à mon mari qu'à moi. Il explique brièvement, la piqure pour l'anesthésie locale, l'avortement par aspiration, et c'est parti ! Mal, très mal ! À l'évidence la piquouze ne provoque pas l'effet escompté. Ou peut-être, ai-je pensé beaucoup plus tard, le dosage était-il trop faible. La douleur est atroce. Je crie.

Le médecin me lance un regard sévère. J'ai les larmes aux yeux. Je m'agrippe au lit, les ongles dans le plastique.

Une heure plus tard je quitte le cabinet. Sonnée. Le ventre en feu mais soulagée d'en avoir fini avec cette grossesse que je ne désirais pas. Depuis je vais bien, merci !

Huit ans plus tard, j'ai donné naissance à ma fille. Une grossesse voulue, et vécue sereinement.

Jamais je n'ai regretté l'avortement. L'acte ne m'a absolument pas traumatisée, la douleur, si ! Cette souffrance inutile, injuste aurait pu, aurait dû, être évitée.

C'était il y a trente ans. L'année suivante, l'IVG a été remboursée par la Sécurité sociale. Pendant des années, j'ai pensé avec satisfaction que les femmes pouvaient désormais avorter dans de bonnes conditions. Je m'étais trompée. Depuis quelques années les difficultés se dressent autour de l'avortement. C'est pourquoi il faut à nouveau lutter pour préserver ce droit que nos mères ont acquis. Ne pas le faire serait les trahir et prendre le risque de retourner aux temps des faiseuses d'anges !

_Céleste

J'ai 30 ans, on est en 1984. Accident de parcours avec un partenaire de passage. Me voilà enceinte d'un enfant que je ne désire pas du tout. Je vis en Corrèze, loin des centres urbains, et c'est le médecin du village qui me confirme que je suis enceinte. Heureusement j'ai des amies à Lyon, des féministes militantes. L'une d'entre elles m'obtient très vite un rendez-vous dans un hôpital lyonnais. L'avortement est prévu à une semaine de la fin de la période légale des trois mois de grossesse. Ouf.

Vaille que vaille je me traîne jusqu'à Lyon et suis « reçue » au service IVG où le travail s'effectue à la chaîne. En attendant

mon tour, on me parle comme à un enfant fautif qui devrait se repentir, on me rappelle les différentes méthodes de contraception (comme si je ne les connaissais pas...), on tente de culpabiliser en me demandant pourquoi je désire avorter. Air horrifié de l'infirmière lorsque je lui dis ne pas désirer avoir d'enfants et ma colère contre les médecins qui refusent de me stériliser. Puis c'est l'attente, assise derrière un rideau. J'entends tout ce qui passe de l'autre côté bien sûr. Mais ma détermination reste intacte. J'attends le soulagement et la libération de ce fardeau que je n'ai pas choisi ni désiré et qui m'empoisonne la vie.

Enfin mon tour arrive. L'avortement se passe, et je n'en ai aucun souvenir douloureux de l'IVG tant j'étais galvanisée par la douleur d'être enceinte. J'ai juste le souvenir d'un immense bonheur d'être enfin libérée des deux avortons que je portais (le chirurgien ayant pris soin de me préciser que j'étais l'indigne mère de deux jumeaux). L'infirmière qui s'inquiète de mes réactions postopératoires est choquée lorsque je lui dis être très heureuse. «Vous devriez avoir honte », me dit-elle. Quelle conne!

Une heure après l'intervention, mon amie vient me chercher. Je suis gaie, à nouveau moi-même, prête à mordre la vie à pleines dents. Jamais je n'ai eu honte, jamais je n'ai culpabilisé et toute ma vie j'ai remercié celles et ceux qui se sont battu pour que cela soit possible, pour que nous les femmes ne soyons pas que des ventres porteurs, pour que nous puissions choisir de mettre un terme à ce que nous vivons comme un drame.

Six mois après l'IVG j'ai annoncé au père malgré lui que j'avais avorté. J'aurais dû m'en abstenir car il n'était pas prêt à entendre ça. Mais ma décision m'appartenait et il n'y était pas pour grand-chose, finalement.

Bref je ne regrette rien de rien, je vais très bien merci et grâce à cette IVG ma vie n'a pas basculé dans une dimension que je ne désirais pas, car garder un enfant non désiré est encore plus dévastateur pour l'enfant que pour la mère.

_ Anonyme

J'ai avorté début 1983. Le décret d'application concernant le remboursement n'étant pas encore passé, je n'ai pas pu être remboursée. Rageant. D'autant que nous avions battu le pavé pour cela! Mon compagnon et moi débutions dans la vie professionnelle et n'avions pas trop de sous. Je me suis retrouvée enceinte après un oubli de diaphragme, c'était donc une grossesse non prévue. Je voulais avorter et je n'avais aucun état d'âme. Le gynécologue que qui a pratiqué l'avortement était très sympa. Enfin presque... Il a jugé bon de me placer des laminaires pour ouvrir le col. Ces charmantes petites algues ont déclenché des contractions durant toute la nuit passée en clinique. Peut-être voulait-il que je m'en souvienne? J'ai gardé en mémoire la salle froide où je suis restée les pattes en l'air pendant deux bonnes heures sans autre couverture qu'une blouse fournie par la structure, et les contractions qui m'ont tenue éveillée toute la nuit. Je vais bien merci, car cette expérience à ancré en moi de façon intime et pérenne la force de revendiquer ce choix et ce droit. J'ai remis cela 10 ans plus tard, cette fois-ci avec le RU 486. J'ai été bichonnée au centre IVG du CHU par une sage-femme stagiaire toute dévouée à mes soins. Une autre femme avortait avec moi, elle se disait contre l'avortement, nous avons bien discuté et plaisanté de ses contradictions. Un truc entre femmes.

_ Christine M.

J'ai avorté 4 fois, et j'ai l'impression que j'ai eu de la chance... Je n'ai aucun souvenir d'attitude de reproche de la part des médecins ou des infirmières. J'ai eu à chaque fois une anesthésie générale, ça a été simple et facile. Je me souviens d'être rentrée à la clinique le matin et d'en être sortie vers 16 heures avec, à chaque fois, la sensation d'être plus légère. Je ne mesurais pas la chance que j'avais de pouvoir avorter sans problème. Je n'ai jamais eu de séquelles d'aucune sorte, aucun regret, encore moins de remords.

_ Albertine

Je viens d'avoir 24 ans et je suis enceinte. Je n'ai pas envie d'avoir d'enfant, pas maintenant. Mon médecin, conciliant, me donne l'adresse de l'hôpital dans lequel je pourrais faire une IVG. Le rendez-vous est pris, je n'ai pas d'état d'âme, je n'en veux pas, point barre.

Je suis dans un lit froid en attente dans une salle. On vient me chercher, le lit roule sous les néons. L'anesthésiste me prend le bras violemment. Je laisse sortir un « aïe », le mâle serre encore plus fort mon bras avant d'y enfoncer l'aiguille. Je l'entends me cracher : « Ce n'est pas de ma faute si vous êtes ici. » J'ai pensé très fort : « Il n'y a pas de danger. » Les années ont passé et je n'ai jamais eu de regret. Mais ce monsieur, je ne l'ai jamais oublié.

_ Michelle

J'ai avorté à 23 ans, sans regrets, sans remords. Cette grossesse était un accident – oui, cela peut arriver avec des préservatifs. J'étais irresponsable, incapable d'assumer convenablement